

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Nos morts : R. P. Evariste, M. l'abbé Antoine Masserey, M. Joseph Torrione, M. Albert Detorrenté

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 178-182

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



NOS MORTS

R. P. EVARISTE

Des deuils très sensibles ont éprouvé, cette année-ci, les Pères Capucins de Suisse Romande. Après tant d'autres, voici le Père Evariste Maury, de Mase (Valais), qui meurt à 42 ans, le 21 avril écoulé. Il était en pleine force. Et quelle force ! C'était en lui comme un trop-plein de vie. Celle-ci débordait en une gaieté exubérante, en une allégresse communicative qui faisait de lui le plus amusant des compagnons. Son rire fusait clair et sonore et il montrait ses belles dents blanches. C'étaient les loisirs. Mais il y avait le travail. Le P. Evariste s'y donnait à fond. « Il abat de la besogne », disait de lui son Supérieur. On le trouvait sans cesse sur la brèche pour les Missions dominicales avec leurs interminables séances de confessionnal, pour les Quarante-Heures, pour les Retraites d'enfants, les Retraites d'adultes et particulièrement les Retraites fermées. Les jeunes de l'Action catholique ne se lassaient pas de le redemander pour leurs exercices spirituels à Viège. On goûtait sa parole directe, sa façon toute crue de dire des vérités ; pas de verbiage dans ses sermons et conférences, où l'idée se développait en une ligne rigoureusement droite ; et du feu dans l'élocution, de la flamme dans le regard, dans les gestes de l'autorité et de l'énergie.

On parlerait volontiers, à son sujet, « d'explosion de sa personnalité », d'une personnalité rude et massive, pareille aux masses tourmentées des montagnes de son pays, et qui intimidait au premier contact les âmes fines et sensibles. Puis, on découvrait dans ses yeux très bleus beaucoup de sympathie, dans le ton de sa voix qui avait d'abord été rude des intonations d'amitié et dans tout son comportement de l'affection : on était gagné, d'autant plus fortement que cette personnalité très accusée en imposait. Quels beaux témoignages d'attachement n'a-t-il pas reçus durant sa dernière maladie : dans sa chambre d'hôpital, on ne savait plus où placer les fleurs ni où ranger les gâteries auxquelles il ne touchait pas, et, sur sa table de malade, les lettres entassées menaçaient de tomber.

C'était un alpiniste intrépide. Les quatre mille valaisans, bernois et français, les grandes arêtes difficiles, c'était à

eux qu'il aimait mesurer sa force. L'été dernier, il avait encore gravi le Mont-Blanc, en compagnie du P. Ferréol, dont les « Echos » d'avril relataient la mort. Coïncidence mystérieuse et, aux yeux des croyants, certainement providentielle : en trois mois d'intervalle, ces deux amis de cordée, en pleine vie, ont été emportés de la même maladie du foie.

Il semble bien que Dieu ait pris soin que cette vie débordante fût tournée vers l'intérieur et s'épanouît en concentration et maîtrise de soi, car le P. Evariste fut immobilisé très tôt par la maladie. Il avait passé au collège de l'Abbaye dans les années 1921-27, avait fait sa philosophie et sa théologie dans les différents couvents de la Province. Jeune prêtre, il fut donné comme aide au Père Maître des novices, à Lucerne, où ses talents musicaux furent appréciés. Or, après un mois d'activité déjà, on le conduisit à Montana, gravement atteint des poumons. Il resta trois ans en sana et fut même quelque temps aux portes de la mort. Une volonté farouche de vivre le remit sur pied, et pendant 10 ans, il œuvra pour les âmes dans les couvents de St-Maurice, de Romont et de Sion. C'est ici qu'une tumeur cancéreuse, qui l'automne dernier se trahit par de violentes douleurs, eut en six mois raison de lui. On a pu voir dans cette dernière épreuve comment ses souffrances antérieures avaient transformé cette fougue en une grande force de résignation. « Je suis content, assurait-il quand il se sut perdu, je suis très content de mourir. »

P. P.

M. l'Abbé ANTOINE MASSEREY

« Estote parati... »

C'est bien à cette recommandation de Notre-Seigneur que nous pensions au soir du 3 mai dernier en apprenant la mort de M. l'abbé Antoine Masserey. Le matin même, M. l'abbé Masserey avait été happé par une auto. Grave imprudence de la part du cycliste qui n'avait pas indiqué un changement de direction, a-t-on prétendu. Toujours est-il que quelques heures après cet accident survenu près de l'usine électrique de Chandoline, M. l'abbé Antoine Masserey rendait son âme à Dieu à l'Hôpital de Sion.

Né en 1902 à Sierre d'une de nos ferventes familles chrétiennes qui a donné à l'Eglise un prêtre et deux religieuses, M. Masserey avait commencé son Collège à St-Maurice. Pour les classes de Grammaire à Rhétorique, nous le trouvons parmi les étudiants de Sion ; finalement c'est à Sarnen qu'il termina son Lycée.

Se sentant appelé vers l'idéal sacerdotal, M. Masserey répondit généreusement à l'invitation du divin Maître et

suit les cours de théologie au Grand Séminaire de Sion. Durant toutes ses études, sa santé lui donna déjà quelques inquiétudes.

Ordonné prêtre en 1928 par S. Exc. Mgr Bieler, il était appelé à la tête de la paroisse de Montana-Village. Il aimait sa chère paroisse et se dévouait sans compter pour ses fidèles. Malheureusement, sa santé délicate en fut vite ébranlée et en 1931 déjà, M. l'abbé Masserey devait quitter bien à regret sa chère paroisse de Montana-Village. Un long traitement l'emmena de côté et d'autre sans pouvoir lui permettre de reprendre sérieusement un poste.

Durant quelques années pourtant, il avait pu assumer la tâche d'Econome du Grand Séminaire. Mais à nouveau sa santé l'handicapa durant les derniers mois. Toute cette longue période de maladie marqua sensiblement ce bon prêtre. Malgré toutes ses épreuves, M. l'abbé Masserey resta toujours aimable et très sensible aux moindres témoignages de délicatesse et de reconnaissance.

Aimant beaucoup l'histoire, M. l'abbé Masserey passait volontiers de longues heures à relire et rassembler de vieux documents. C'est ainsi qu'entre autres, il avait eu plaisir à réunir les premiers souvenirs du Grand Séminaire de Sion.

Alors que jeune prêtre, M. l'abbé Masserey pensait se donner de toutes ses forces pour ses chers fidèles, le Bon Dieu lui demanda d'offrir ses souffrances et ses peines pour le rachat des âmes auxquelles il s'était dévoué. Apostolat de l'offrande qui demande souvent plus de générosité et d'abnégation que le ministère sacerdotal ordinaire. M. l'abbé Masserey fut fidèle jusqu'à son dernier jour à l'idéal que le divin Maître lui avait réservé. Le matin même de sa mort, alors que rien ne laissait prévoir une fin si brusque, il avouait gaiement que la mort ne l'effrayait pas puisqu'il était prêt à se présenter devant Dieu. Quelques heures plus tard, le Seigneur le prenait au mot.

« Je suis prêt... » n'est-ce pas le plus bel exemple que nous puissions tirer de la vie de ce bon prêtre !

R. B.

M. JOSEPH TORRIONE

Le 6 mai dernier, alors qu'il assistait à un match de football à Sion, M. Joseph Torrione s'affaissait, foudroyé par une attaque.

Cette mort soudaine nous a tous consternés. C'est que le défunt était un de ces tempéraments chaleureux en qui les années ne détruisaient jamais ce que la jeunesse y avait accumulé de jovial, d'ardent et d'enthousiaste... Les vicissitudes

de la vie peuvent accumuler sur eux les soucis et les peines, ils n'en restent pas moins les mêmes à l'égard d'autrui, de ceux à qui ils ont accordé une fois leur confiance. Joseph Torrione avait conservé une âme de collégien, toute débordante de fidélité pour ses amis, d'exubérance juvénile. Il aimait la jeunesse, sa vie turbulente, vouée aux sports... ; il l'aimait telle qu'il l'avait vécue pendant ses années d'études, et il pensait parfois qu'elle devait toujours durer. Peut-être s'en donnait-il l'illusion quand, de si grand cœur, il venait, longtemps après avoir quitté le Collège, reprendre sa place parmi les premiers violons de l'Orchestre. De même, s'il entendait jouer une fanfare, se revoyait-il à son registre des barytons où, faut-il l'avouer ?, les heures sont presque toujours légères, débarrassées un instant de ce qui, partout ailleurs, demeure un fond de tableau : la vie, avec ses tracas, ses parfois lourdes allégresses, les hommes avec ceux de leurs jugements qui ne sont pas nécessairement ceux de Dieu...

Joseph Torrione n'est plus. L'entreprise familiale, dont avec son frère Henri, il avait entretenu et développé la vieille et bonne renommée, perd en lui le plus avisé des industriels ; les siens surtout, un être aimé qui ne laissait parler que son excellent cœur.

A tous ceux qui le pleurent, nous disons nos sincères condoléances et l'assurance de nos prières.

G. R.

M. ALBERT DETORRENTE

Il était un authentique enfant de Monthey le brave citoyen auquel le chef-lieu du district des bords du lac a fait dimanche 20 août d'imposantes obsèques.

Comme l'a écrit dans la « Feuille d'Avis » de Monthey du 22 août 1950 un de ses nécrologues, le défunt personnifiait un type de montheyisan d'une époque révolue. Bohème dans le sens agréable et plutôt attachant du terme, il se préoccupa très peu des questions matérielles et n'attacha pas l'importance qu'il aurait fallu à l'exploitation de son beau domaine des Semilles à laquelle l'avaient pourtant bien préparé de solides connaissances acquises à l'École d'agriculture d'Ecône où il fut notamment l'élève de M. le professeur Jules Rézert.

En dépit des revers qui assombrirent un peu sa vie, à cause peut-être de ses revers, il aima passionnément la musique instrumentale comme on aime sans doute une consolatrice. Membre fidèle de l'Harmonie, il la quitta pour entrer à la « Lyre » dont il fut l'un des fondateurs.

Ces deux sociétés bénéficièrent largement de ses connaissances et de son dévouement. Il ne leur demandait qu'une chose : servir. Que ce soit pour tenir une partie de clarinette, de baryton, petite basse ou trombone il répondait toujours présent, donnant à tous une merveilleuse leçon de modestie lorsque, instrumentiste pourtant qualifié, il s'offrait spontanément à remplir un rôle effacé mais indispensable. Il était transcripteur aussi et, quand il le fallait absolument, il opérait au pupitre directorial.

Cet homme paisible et aimable, philosophe un tantinet épicurien, qui ne connut jamais d'ennemi parce que sa bonté eût découragé les plus méchants, a été conduit à sa dernière demeure, dans le cimetière de sa ville natale qu'il aimait tant, aux sons des marches funèbres jouées par la « Lyre », qui disaient les regrets de la société, en même temps qu'elles étaient un suprême hommage de la musique à un serviteur dévoué.

A son fils, M. Joseph-Marie Detorrenté, à sa belle-fille, Madame Detorrenté-Marclay, qui l'entoura de soins attentifs, va l'expression de notre sympathie et de nos condoléances.

A. F.

Faute de place,, nous renvoyons aux prochains « Echos » les articles nécrologiques consacrés à la mémoire des RR. PP. Agnel et René, O.M.Cap., de MM. Bernard Lovis, Louis Wirthner, Simon Brahier et Mgr Delaloye.